

NICOLAS GRIMALDI, L'INHUMAIN

- FORMAT PT (ÉPREUVE B) -

Peut-on apprendre à tolérer par raison ce qui nous est par instinct quasiment intolérable ?

Les différentes sortes de despotisme ou de tyrannie ont généralement résolu le problème en interdisant qu'il soit jamais posé. Le propre des autocraties, des théocraties, ou des régimes totalitaires, est en effet de ne tolérer aucun autre type humain que celui défini par leurs dirigeants. Telle est cette exigence d'uniformité que même les vêtements sont ici ou là tenus d'être identiques. La moindre différence leur faisant soupçonner un dissentiment, et le moindre dissentiment leur faisant craindre une divergence, c'est leur propre humanité qu'ils sentent menacée par toute dissidence. N'imaginant de société qu'homogène, ils n'y surveillent rien tant que la complète identification de chacun au modèle imposé à tous les autres. Cela pourrait nous suggérer une définition du totalitarisme : tous y doivent être comme un seul homme, et chaque homme y doit être comme tous les autres. Le type d'humanité qu'ils ont choisi est si impérieux, si rigide, si restrictif, qu'il n'en peut tolérer aucun autre. Aussi ne peuvent-ils vivre leur propre humanité qu'à l'exclusion de toute autre.

Une telle société ne pouvant subsister que par l'adhésion unanime de tous ses membres à un même idéal, et par leur soumission à un même chef et à une même discipline, elle ne peut considérer toute dissidence ou toute hérésie que comme un choix pervers de l'inhumain. Pas plus qu'elle ne peut imaginer une autre sincérité que la sienne, pas plus ne peut-elle tolérer d'autre humanité que la sienne. Aussi est-ce au nom de son humanité qu'elle en élimine tous les insoumis, tous les dissidents, ou tous les infidèles. « Pas de pitié pour les ennemis de la république », dit Saint-Just. « Hors de l'Église, pas de salut », décrète le concile de Latran. Si divers soient-ils, tous les hommes y doivent feindre d'être semblables. Unis, ils ne le sont donc que sous l'effet de la contrainte ou de la propagande ; non parce qu'ils sont plus tolérants, mais parce qu'ils sont tous enrôlés dans le parti de l'intolérance ou courbés sous sa loi.

Ce problème d'une communauté des différences est évidemment plus difficile à résoudre dans les sociétés libérales. Se refusant à imposer aucun type d'humanité, comment peuvent-elles en empêcher aucun de vouloir imposer le sien ? Ayant fait de la tolérance leur principe, jusqu'où peuvent-elles tolérer l'intolérance de ceux qui ne s'y

reconnaissent pas ? La principale faiblesse des démocraties est en effet de ne pouvoir se défendre de ceux qui aspirent à les détruire sans devoir se renier elles-mêmes. Ou il leur faut se rendre intolérantes à toute forme d'intolérance, ou il leur faut tolérer ce qui les supprimera. Dans le premier cas, elles seront accusées de n'être plus démocratiques. Dans le second, elles seront accusées de se faire objectivement complices de la tyrannie qui les suivra.

Comment, dans ces conditions, peut-on espérer fonder une communauté des différences sans qu'elle ne soit la coexistence plus ou moins conflictuelle de différentes communautés ? Peut-on faire coexister différents types d'humanité sans que la guerre des mondes ne s'ensuive de leur incompatibilité ?

Le vœu secret de toutes les républiques fut de restaurer cette humanité universelle, dont chaque membre se reconnaîtrait en tous les autres, et où la volonté de tous s'accomplirait en celle de chacun. Rousseau avait rêvé cela. Son Contrat social est le projet d'une société où tous seraient si semblables qu'ils auraient fait choix d'une même humanité. Condorcet avait compté sur l'éducation pour préparer cette mutuelle reconnaissance de tous les citoyens dans une république. Presque tout le XIXe siècle avait attendu que la science produisît cette « convergence des esprits » qui mettrait fin à tout antagonisme en unifiant l'idée que tous auraient de leur humanité.

Mais une chose est la rationalité scientifique et l'universalité objective de ses explications, et autre chose ces valeurs affectives d'après lesquelles chacun imagine le type d'humanité qu'il voudrait incarner et faire reconnaître par tous les autres. S'agissant des sciences et des techniques, il suffit en effet de les étudier et de s'y appliquer pour que tous se soumettent aux mêmes principes, suivent les mêmes règles, construisent les mêmes expériences, en tirent les mêmes conséquences, et, se conformant aux mêmes procédés, parviennent à la même efficacité en obtenant les mêmes résultats. Chacun y reproduit ce qui réussit à l'autre. Au sens où tous les ingénieurs et tous les techniciens conduisent leurs entreprises selon des protocoles identiques, on peut en effet penser que sciences et techniques ont unifié l'humanité. Quelles que soient leur culture, leur religion, et leur idéologie politique, ingénieurs, pilotes, chirurgiens, tous opèrent selon les mêmes méthodes. Mais si interchangeable qu'ils soient, leur communauté théorique ne fonde entre eux aucune communauté humaine. Ne suffit-il pas en effet qu'ils appartiennent à des pays, des religions, ou parfois même à des syndicats différents pour que chacun sente sa propre humanité incompatible avec celle de l'autre ?

Aussi Comte¹ avait-il pressenti que leur éducation scientifique ne pourrait suffire à fonder entre les hommes quelque projet commun, si elle n'était accompagnée d'une éducation esthétique qui stimulerait leur imagination, affinerait leur sensibilité, et cultiverait leur affectivité. Sans doute la vérité fonde-t-elle la communauté d'un savoir que tous peuvent se communiquer. Mais seuls l'art ou la religion peuvent faire communier les hommes dans le sentiment d'une même liberté, d'une même exigence, ou d'une même espérance. Certes, la science découvre à tous selon quel ordre se produisent les phénomènes dans la nature. Mais elle ne nous dit rien sur ce que nous pouvons attendre de l'existence ni sur le sens de notre humanité. C'est pourquoi, dit Comte, « les fonctions esthétiques conviennent mieux que les fonctions scientifiques à la destination essentielle de notre intelligence, l'organisation de l'unité humaine ; car elles se rapportent immédiatement au principe affectif de cette systématisation. Aussi est-ce l'art qui peut habituellement fournir les meilleurs moyens de nous rendre à la fois plus tendres et plus nobles »². Joignant à l'émotion un idéal de perfection, l'art allait suggérer à chacun un tout semblable modèle de développement et d'harmonie.

À la suite de Comte, combien de pédagogues n'avaient donc compté sur la culture ou sur la familiarité des chefs-d'œuvre pour suggérer à tous les mêmes valeurs esthétiques, leur faire imaginer des types humains compatibles, et rendre chacun accueillant au style d'humanité des autres ! En étudiant la diversité des philosophies ou la diversité des univers romanesques, ne s'efforce-t-on pas, en effet, de faire siennes les expériences, les pensées, les représentations d'un autre, à la manière dont, en musique, un interprète tente de faire siennes les idées, les émotions, et les intentions expressives d'un compositeur ? C'est aussi, rappelle Lévi-Strauss, « ce que tout ethnologue essaie de faire pour des cultures différentes : se mettre à la place des hommes qui y vivent, comprendre leur intention dans son principe et dans son rythme, apercevoir une époque ou une culture comme un ensemble signifiant »³. Aussi avait-on na-

¹ Auguste Comte (1798-1857) : philosophe français fondateur de la doctrine du positivisme selon laquelle l'humanité et l'individu évoluent d'une explication imaginative et surnaturelle des phénomènes à un stade « positif » et industriel où les hommes, renonçant à chercher les causes profondes et l'essence des choses, se contentent de découvrir les lois effectives qui régissent les faits par l'observation et le raisonnement.

² Auguste Comte, Discours sur l'ensemble du positivisme (1848), Paris, Flammarion, 1998, p. 343-344.

³ Claude Lévi-Strauss, La Pensée sauvage, chap. IX, « Histoire et dialectique », Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 2008, p. 827.

guère appelé « humanités » ces exercices d'intussusception⁴ par lesquels tout homme s'appliquait à devenir tous les autres.

Comment la culture ne nous ferait-elle pas reconnaître tout autre comme notre semblable, puisque tout son exercice consiste à nous rendre semblable à tout autre ?
[...]

La plus assidue fréquentation des autres systèmes n'a toutefois jamais empêché le dogmatisme d'aucun philosophe, pas plus qu'une vaste culture n'a jamais retenu aucun romancier ni aucun poète contre les plus intransigeantes exclusives. [...]

Même quand les hostilités ne sont pas déclarées, elles sont partout présentes. Degas, Maurice Denis, Sérusier admiraient Gauguin. Mais ni Pissarro, ni Cézanne, ni Renoir, n'estimaient que ce fût de la peinture. Gauguin détestait la peinture de Monet, qui n'avait que quolibets pour la sienne. Cézanne paraissait à Chirico n'être qu' « un peintre raté » dont Vollard avait « lancé les croûtes ». Daniel-Henry Kahnweiler, le marchand de Juan Gris, de Derain et de Picasso, refusait que Magritte, Delvaux, ou Pollock, eussent jamais eu le moindre rapport à la peinture. Les uns lui paraissaient s'être livrés à de menus travaux de « littérature peinte », tandis que l'autre abandonnait au hasard des giclures et des dégoûlinures de produire quelques panneaux tout au plus décoratifs.

Chacun a son humanité ; mais la plupart de ces humanités s'excluent. Chacun trouve en l'autre quelque chose d'inhumain qui l'en retranche. Contrairement à tant d'espairs iréniques⁵ qu'elle avait pu faire naître, la culture aussi a donc ses tribus, ses sectes et ses chapelles.

⁴ Au sens propre, mode d'accroissement des êtres vivants consistant en la pénétration par endosmose des éléments nutritifs à l'intérieur des cellules des êtres organisés. Par métaphore, assimilation spontanée, intuitive (propre à une personne).

⁵ Qui apaise les querelles religieuses.

**Nicolas Grimaldi, « La tolérance : une communauté de différences »,
L'inhumain, PUF, 2014.**

Résumé (8 points)

Vous résumerez ce texte en 200 mots (+ ou – 10 %).

Dissertation (12 points)

D'après les œuvres au programme, peut-on « fonder une communauté des différences sans qu'elle ne soit la coexistence plus ou moins conflictuelle de différentes communautés » (l. 37-39) ?

NICOLAS GRIMALDI, L'INHUMAIN - ÉLÉMENTS DE CORRECTION -

RÉSUMÉ

Thèse générale

À la question de l'intégration des différences humaines dans la communauté, les totalitarismes répondent par l'uniformisation des sujets et les démocraties par la tolérance, mais ces dernières restent confrontées à des difficultés. L'espoir d'un universalisme par l'éducation scientifique ne suffit pas. Malgré les espoirs placés dans l'approche esthétique, on ne parvient pas non plus à éviter l'exclusion des hommes dans et par l'art.

Plan du texte

§ 1 : établissement de la question

- Peut-on domestiquer notre rejet instinctif de l'altérité ?

§ 2-3 : la réponse simple des régimes autoritaires

- Les régimes autoritaires évacuent le problème en uniformisant les individus et donc en rejetant les différences qui sont assimilées à de la dissidence.
- Un seul type d'humain a le droit d'exister et les autres sont éliminés ou ramenés dans le rang.

§ 4-5 : la réponse complexe des démocraties

- En démocratie en revanche, la réponse est plus complexe : fondés sur la tolérance, les régimes libres ne peuvent qu'accepter les différences.
- Mais faut-il aller jusqu'à abriter des intolérants qui menacent leur équilibre ?
- Comment concevoir une communauté qui concilie harmonieusement les différences ?

§ 6-7 : vivre ensemble grâce à la science ?

- Toutes les républiques ont espéré fédérer les individus en une humanité universelle, notamment grâce à l'éducation et à la science.
- Mais si toutes les données et tous les protocoles scientifiques unissent ceux qui les mettent en œuvre, ils n'effacent pas le sentiment chez chacun de ses particularités culturelles et ne produisent pas une humanité homogène.

§ 8-13 : vivre ensemble grâce à l'art ?

- Auguste Comte a alors imaginé compléter l'éducation scientifique par une éducation artistique : l'approche sensible, plus que les sciences, donne des perspectives aux hommes et du sens à leur existence ensemble.
- Après lui, de nombreux pédagogues ont espéré trouver dans l'art le lieu d'une rencontre et d'un partage sensibles avec l'altérité.
- Comment la culture ne nous ferait-elle pas percevoir l'autre comme un semblable ?
- Toutefois, force est de constater qu'aucun philosophe, aucun écrivain ne s'est jamais privé de fustiger d'autres créateurs.
- Les exemples de peintres ayant déclaré les hostilités à d'autres artistes sont très nombreux.
- La culture échoue donc à créer ce sentiment d'une commune humanité : les intolérances demeurent.

10 idées essentielles à retranscrire dans le résumé

1. La question de la tolérance à la différence est évacuée par les totalitarismes qui uniformisent tous les humains.
2. La moindre différence est perçue comme une dissidence qu'il s'agit d'éliminer.
3. La réponse est complexe pour les démocraties qui doivent intégrer tous les types humains, quitte à tolérer l'intolérant qui les menace.
4. Comment concevoir une communauté qui concilie harmonieusement les différences ?
5. On a placé beaucoup d'espoirs dans l'éducation et dans la science pour fédérer tous les humains dans une même société.
6. Mais la science homogénéise les savoirs, les protocoles, et non les scientifiques qui conservent la conscience de leurs particularismes.
7. Comte a imaginé compléter l'instruction scientifique par l'éducation artistique, plus propice au partage sensible.
8. Ses successeurs ont espéré faire de l'art et de la culture le lieu d'une rencontre sensible avec l'altérité.
9. Pourtant, force est de constater que les différends entre artistes restent exacerbés.
10. Nulle part on ne crée donc le sentiment d'une humanité commune : les intolérances s'affirment même dans la culture.

Proposition de corrigé

Pouvons-nous domestiquer notre répulsion spontanée pour l'altérité ? Les systèmes politiques répressifs évacuent une telle question en prescrivant une /²⁰ seule manière d'être humain et en traquant le moindre écart, assimilé à une pernicieuse insoumission. La réponse est plus /⁴⁰ complexe dans les régimes libres : autorisant par essence toutes les typologies humaines, comment peuvent-ils intégrer les individus hostiles à /⁶⁰ la communauté sans la compromettre ? Comment parvenir à concilier harmonieusement les différences ?

L'espoir tout républicain d'un universalisme fondé /⁸⁰ sur l'instruction et la science montre ses limites : si les données scientifiques fédèrent de fait les hommes qui les /¹⁰⁰ expérimentent, les particularismes culturels demeurent et il n'en résulte pas une humanité homogène.

Auguste Comte a alors suggéré, en complément /¹²⁰ des sciences, de pratiquer l'art, seule activité susceptible de fédérer une communauté humaine dans une expérience sensible, porteuse de /¹⁴⁰ sens, d'espoir et de perfectionnement. Les épigones de Comte ont misé sur la fréquentation des œuvres artistiques pour confronter /¹⁶⁰ chacun, par une pratique sensible, à l'altérité. Mais l'espoir de trouver une fraternité humaine par l'art est /¹⁸⁰ vain : philosophes et écrivains se montrent sectaires ; les exemples d'anathèmes entre peintres sont nombreux... La culture échoue donc elle /²⁰⁰ aussi à créer le sentiment d'une commune humanité.

(209 mots)

DISSERTATION

D'après les œuvres au programme, peut-on « fonder une communauté des différences sans qu'elle ne soit la coexistence plus ou moins conflictuelle de différentes communautés » (l. 37-39) ?

Analyse du sujet et attentes

D'après les œuvres au programme, peut-on « fonder une communauté des différences sans qu'elle ne soit la coexistence plus ou moins conflictuelle de différentes communautés » (l. 37-39) ?

- Il faut expliciter et traiter au cours de la dissertation l'expression « communauté des différences ». Le texte résumé précédemment vous permet de comprendre que l'idée est de transcender les différences pour partager un projet commun et le sentiment d'une commune humanité.
- Le chiasme « une communauté des différences » / « coexistence plus ou moins conflictuelle de différentes communautés » est assez parlant :
 - Le singulier « une communauté » s'oppose au pluriel des « communautés » diverses et souligne l'union.
 - Les « différences » (nom commun) répondent aux « différentes » (déterminant indéfini) communautés : dans l'expression « communauté des différences », les individus et les communautés sont intégrés au collectif dans leur diversité ou malgré leur diversité. C'est une vision universaliste de la communauté. Une « coexistence plus ou moins conflictuelle de différentes communautés » évoque au contraire le communautarisme, une cohabitation plus ou moins houleuse des différences.
- Certaines copies se sont interrogées sur le verbe « fonder » : on peut y voir une base pour vivre ensemble (plus qu'un commencement).
- Le présupposé de Grimaldi dans le texte, si on le lit bien, c'est qu'il est difficile d'établir une telle communauté, qui concilie harmonieusement les différences. Des degrés d'hostilité divers s'expriment depuis la simple tolérance en vue de cohabiter au conflit ouvert (ce qui est rendu par « coexistence plus ou moins conflictuelle »). Seules les dictatures étoufferaient les différences communautaires mais au prix d'une uniformisation de la société. La conclusion du texte est que la plupart des humanités s'excluent.
- On peut attendre dans la dissertation une partie qui montre la possibilité d'union des communautés différentes et une autre qui montre la permanence de la conflictualité due aux différences. Compte tenu de la formulation du sujet, ces deux parties peuvent venir dans l'ordre qu'on souhaite.
- Toute la difficulté est de trouver la troisième partie ! Les deux premières parties étant fondées sur une opposition entre le dépassement des conflits ou leur permanence, la troisième essaiera d'envisager différemment cette conflictualité. Autrement dit, le point commun entre la thèse et l'antithèse, c'est de considérer le conflit comme un obstacle à la vie en communauté. Ne peut-on pas faire du conflit un ressort de la communauté (démocratique) ?

Problématique

- Peut-on transcender les différences et les différends entre communautés afin de trouver une commune humanité ?

- Dans les copies :
 - « On peut alors se demander dans quelle mesure la coexistence d'individus tous différents dans une seule et même société est-elle vectrice de conflits. »
 - « Ainsi nous nous demanderons si le regroupement d'individus tous différents les uns des autres peut aboutir à un réel partage ou s'il se limitera toujours à plus ou moins de tolérance. »

Une suggestion pour l'entrée en matière (introduction)

L'éthnocentrisme, identifié par exemple par Montaigne, qui consiste à ne définir l'humanité qu'en fonction de ses propres habitudes sociales : « Je trouve maintenant, pour en revenir à mon sujet, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage dans cette nation, d'après ce qu'on m'en a dit, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est point dans ses coutumes, de même que, en vérité, nous n'avons pas d'autre point de mire pour la vérité et la raison que l'exemple et l'image des opinions et des usages du pays où nous sommes. » (Montaigne, « Sur les cannibales », Essais, I, 31)

Proposition de plan :

NB : on fait apparaître en rouge les exemples tirés d'Eschyle, en vert ceux de Spinoza et en bleu ceux de Wharton. On met plus d'exemples que ce qu'il est possible de faire en temps limité car un corrigé, c'est aussi une manière de prolonger le cours.

I. Des communautés différentes peuvent transcender leurs différends pour vivre ensemble dans une commune humanité.

1. Faire coexister des communautés différentes en vue d'un projet commun.

Pistes : le dépassement de la loi naturelle / la tolérance / la répartition des tâches et la division du travail / un projet politique et contrat social.

- Tous les efforts d'Étéocle, dans *Les Sept contre Thèbes*, consistent à dépasser les différends entre deux clans : d'un côté, les hommes prêts à défendre la cité et de l'autre, le reste de la cité, notamment les femmes qui affichent leur peur et leurs réticences à voir Thèbes livrée aux horreurs de la guerre. Il doit donc faire œuvre de patriotisme pour faire valoir l'intérêt commun. Il se dévoue entièrement au pays, quitte à y laisser sa vie.
- En transférant leur droit naturel au souverain, les individus deviennent des citoyens, susceptibles de faire communauté : « pour vivre dans la sécurité et le mieux possible, les hommes ont dû nécessairement aspirer à s'unir en un corps et ont fait par là que le droit que chacun avait de nature sur toutes choses appartint à la collectivité et fût déterminé non plus par la force et l'appétit de l'individu mais par la puissance et la volonté de tous ensemble » (chapitre XVI, p. 70).
- Spinoza fait un parallèle entre les Hébreux et les Provinces-Unies. La division des terres acquises par les Hébreux entre les tribus permet de se passer de chef suprême et de faire coexister des communautés distinctes : « À l'égard de Dieu et de la religion, sans doute on devait les tenir pour concitoyens ; mais à l'égard du droit que l'une des tribus avait sur l'autre, elles étaient alliées presque de la même façon (le temple commun à part) que Leurs Hautes Puissances, les États confédérés de Hollande. » (Chapitre XVII, p. 117)

- Nécessité d'un pouvoir qui se tient au-dessus des religions et qui règle non seulement le droit civil mais le droit sacré (chap. XIX). La fin du chapitre XVI montre qu'il faut, au nom de l'obéissance au souverain et au nom de la vie en communauté maintenir sa religion en soi (91-93). Cf. Chrétiens parmi les Turcs et les idolâtres p. 93.
- La politesse permet dans Le Temps de l'innocence d'étouffer bien des conflits. Par exemple, Ellen n'est pas au bal des Beaufort, prétend May, car sa robe n'était pas assez habillée. Newland se félicite que May obéisse à « l'obligation rituelle d'ignorer ce qui est déplaisant » (p. 43) : « Elle sait aussi bien que moi, pensa-t-il, la vraie raison de l'absence de sa cousine ; mais je ne lui laisserai jamais deviner que je sache qu'il y ait l'ombre d'une ombre sur la réputation de la pauvre Ellen. » (p. 43)

2. Au-delà de la simple tolérance, la reconnaissance de la différence.

Pistes : l'hospitalité et l'accueil de l'autre, voire son assimilation / la prise en compte de l'altérité / l'empathie.

- La trame de la tragédie Les Suppliantes est faite d'influences très diverses. Quand les Grecs sont entrés en contact avec l'Égypte, les mythes égyptiens et helléniques se sont mêlés : Io et Isis, Épaphos et Apis, etc. Eschyle s'inspire d'une source, la Danaïde, épopée de 6 500 vers, qui fusionne ces grands mythes. On peut ainsi considérer que la matière même de la tragédie repose sur l'intégration de l'autre. La pièce met par ailleurs en scène l'accueil des Danaïdes, étrangères, par les Argiens sur leur sol. Le chœur des Suppliantes est pour partie formé de « princesses au masque hâlé, parées de bandeaux et de voiles à la mode barbare » (p. 51). Elles espèrent trouver l'hospitalité (devoir sacré dans le monde grec) dans la cité de Pélasgos. C'est aussi, pour le public athénien, un accueil de l'altérité dans l'espace théâtral.
- Danaos et les Danaïdes obtiennent satisfaction puisque le peuple, que le roi a démocratiquement consulté, leur accorde l'asile. Le chœur s'en réjouit : « Ils ont eu pitié de nous, ils ont rendu un vote de bonté ; ils respectent les suppliants de Zeus dans ce troupeau pitoyable. / Ils n'ont pas, par dédain de la cause des femmes, voté en faveur des mâles. » (p. 73)
- À la fin de la tragédie, les suppliantes renient les dieux de l'Égypte pour rendre hommage aux dieux grecs. Elles souhaitent s'assimiler.
- Parmi les Argiens qui assiègent Thèbes, il y a, devant la porte du Nord, près du tombeau d'Amphion, un Arcadien nommé Parthénopée. Il a été assimilé à la cité d'Argos à laquelle il souhaite rendre hommage en se battant pour elle : « tel guerrier n'est qu'un métèque ; mais, à Argos qui l'a nourri il entend payer amplement sa dette ; il n'est certes pas venu pour marchander la bataille, mais plutôt pour faire honneur au chemin parcouru » (p. 159).
- Malgré sa différence, Catherine Mingott fait la pluie et le beau temps à New York. Le bal des Beaufort est très fréquenté. « Mrs. Archer, qui aimait à mettre en axiomes sa philosophie sociale, disait : "Nous avons tous quelques chéris dans la racaille." Encore qu'elle fût osée, la phrase était juste, et plus d'un membre de cette société exclusive en avouait secrètement la vérité. » (p. 36)
- La société dépeinte par Wharton n'est pas complètement homogène et des nouveaux riches notamment sont intégrés. Julius et Regina Beaufort par exemple donnent des bals très prisés. Un petit monde d'intellectuels fréquente les théâtres aux côtés de l'élite sociale. Un

homme comme Ned Winsett, journaliste, fréquente le Century Club où il rencontre Newland Archer.

- La famille de May accueille la différence d'Ellen et tente de l'imposer à tous dès le début du roman. L'annonce précipitée des fiançailles sert aussi à souder la famille en faisant diversion du scandale Olenska.

3. Dépasser les différences entre communautés au nom d'une commune humanité.

Pistes : perception de l'autre comme un semblable / philanthropie / sentiment d'une humanité qui transcende les particularismes.

- Le chœur des tragédies athéniennes est un collectif qui fait unité et qui transcende les particularismes. Il chante d'une seule voix et exprime une parole de sagesse, de compassion, de prudence. Les Suppliantes offrent l'exemple frappant d'une tragédie où le chœur (celui des Danaïdes) a la partition principale de l'œuvre.
- Le rejet du mariage forcé des Danaïdes avec leurs cousins est présenté par le coryphée au tout début de la pièce comme un sentiment universel : « mais, pleines d'une horreur innée de l'homme, nous détestons l'hymen des enfants d'Égyptos et leur sacrilège démente » (p. 51). Ce sont aussi des étrangères qui espèrent trouver en terre argienne « des frères prêts à veiller sur [leur] exil » (p. 53).
- Le chœur des suppliantes insiste sur son ancêtre Io et sur ses lointaines origines argiennes afin de créer un sentiment de communauté avec les Pélasges.
- La théocratie décrite dans le chapitre XVII est pacifique car l'amour de son concitoyen et la charité incitent l'État hébreu à « éviter les guerres civiles et à écarter les causes de discorde » (p. 131).
- Spinoza réduit la religion (toutes les religions) à deux piliers : la justice et la charité (préface p. 56-57 et chapitre XIX p. 167).

II. La conflictualité inhérente à l'être humain risque toutefois toujours de ramener chacun à sa tribu, sa secte, sa chapelle.

1. La fragmentation de la communauté en communautés qui cohabitent de manière plus ou moins conflictuelle.

Pistes : les différentes communautés l'emportent sur la communauté / tendance au compartimentage social / cohabitation de communautés homogènes qui peinent à constituer une communauté homogène.

- Les Hébreux décrits par Spinoza forment certes une communauté homogène mais qui exclut de l'humanité tous ceux qui n'appartiennent pas au peuple élu : Dieu est le Roi des Hébreux, les ennemis de cet État sont les ennemis de Dieu. « Les autres nations étant ennemies de Dieu et leur inspirant pour cette raison la haine la plus violente » ; « si bien qu'à part la terre sainte de la patrie, le reste du monde leur semblait impur et profane » (p. 127).
- Les pactes entre cités ne tiennent qu'aussi longtemps qu'ils sont utiles (chap. XVI, p. 83-84). La fourberie est toujours susceptible de venir trahir le contrat.
- Danaos enjoint ses filles à faire preuve de modestie et de discrétion : « les gens d'ici sont irritables » (p. 57) et elles peuvent à tout moment être exclues de la communauté si elles rendent trop sensibles leurs différences. Il connaît les tentations xénophobes de toute communauté : « une troupe inconnue ne se fait apprécier qu'avec le temps ; quand il s'agit d'un

étranger, chacun tient prêts des mots méchants, et rien ne vient plus vite aux lèvres qu'un propos salissant » (p. 85).

- La communauté des hommes s'oppose fondamentalement de celles des femmes dans les deux pièces de Eschyle. Le roi Pélasgos craint « une perte amère » : « le sang mâle répandu pour des femmes » (p. 68). Quant à Étéocle, il se plaint des femmes comme d'une engeance dangereuse, ferment de trouble et de division : « le Ciel me garde de la femme ! [...] Ce qui se fait hors de la maison est l'affaire des hommes – que la femme n'y donne point sa voix ! » (p. 148).
- Le héraut dans son conflit avec Pélasgos fait jouer la communauté égyptienne contre la communauté argienne, dieux du Nil contre dieux grecs : aucun sentiment d'humanité commune ne peut les rassembler. On retrouve une stratégie similaire du un contre un et de l'étanchéité des communautés dans la manière dont le conflit entre Étéocle et Polynice se mue en combat de sept guerriers qui s'affrontent en duels.
- La tolérance de la communauté new-yorkaise connaît vite des limites. Il semble louable de protéger Mme Olenska en famille mais c'est une audace de présenter une femme comme elle en public.
- Le roman présente deux communautés qui cohabitent : celle de l'aristocratie dominée par les Van der Luyden et les parvenus comme Beaufort ou la veuve Struthers. La troisième est celle des artistes et des intellectuels assimilés à un monde « bohème » et qui reste en marge.
- Les loges à l'opéra sont emblématiques de ce cloisonnement communautaire. De même, le quadrillage des rues et des quartiers.

2. Le conflit ressurgit vite, y compris dans les communautés les plus homogènes.

Pistes : tendance à créer de l'exclusion et des boucs émissaires / les communautés recréent toujours de la différence et du différend (cf. texte et passage sur les peintres).

- À la source du malheur des suppliantes, le conflit entre deux frères : Égyptos et Danaos, arrière-petits-fils d'Épaphos, les fils de l'un voulant épouser de force les filles de l'autre, sans doute pour s'arroger les prérogatives du père. Danaos compare les jeunes filles à « un vol de colombes fuyant des éperviers – leurs frères pourtant ! frères changés en ennemis, qui veulent se souiller d'un crime à l'égard de leur propre race » (p. 58).
- À la source de la tragédie des Sept contre Thèbes, des conflits familiaux : l'imprécation d'Œdipe lancée contre ses fils Étéocle et Polynice et rappelée dans la tragédie. Puis le conflit entre les deux fils se solde par un combat fratricide dans lequel les deux trouvent la mort.
- Spinoza part de la conception traditionnelle de l'État pensé à partir de son origine c'est-à-dire de la catégorie du contrat : il s'y essaie mais montre que dans la plupart des cas, ce modèle est inopérant.
- Spinoza constate dans la préface qu'il a vu « maintes fois avec étonnement des hommes fiers de professer la religion chrétienne, c'est-à-dire l'amour, la joie, la paix, la continence et la bonne foi envers tous, se combattre avec une incroyable ardeur malveillante et se donner des marques de haine la plus âpre » (p. 49).
- L'histoire romaine montre que les pires ennemis de la république sont ses propres citoyens (Tacite). Les souverains craignent toujours davantage les citoyens que les ennemis (début du chapitre XVII).

- Risque de voir les détenteurs du pouvoir sacré accuser, traduire devant un tribunal ecclésiastique, voire excommunier le souverain (p. 165). Exemple de l'empereur Théodose.
- Selon la classification de Sillerton Jackson, deux groupes habitent en réalité New York :
 - Le groupe des Mingott et des Manson caractérisé par l'élégance, la bonne table, le luxe...
 - La tribu des Archer, des Newland, des Van der Luyden s'intéressant aux voyages, à l'horticulture, aux romans sérieux et méprisant les jouissances matérielles...
- Adeline Archer a théorisé les hiérarchies dans l'élite en une pyramide. À la base, « des gens modestes » comme les Spicer, les Lefferts, les Jackson qui se sont élevés en concluant des alliances avec des clans dirigeants. Au sommet, les Newland, les Mingott, les Chivers, les Manson, qui forment « un bloc compact et brillant » (p. 65). Mais Mrs. Archer sait que seuls les Dagonet, les Lanning et les Van der Luyden peuvent prétendre représenter l'aristocratie new-yorkaise et échappent à une généalogie de commerçants.
- L'élite new-yorkaise est tellement homogène qu'elle a inventé une foule de détails dans l'étiquette pour créer de la hiérarchie. (Exemples nombreux !)
- Ellen, depuis son enfance, fait toujours scandale : en ne portant pas le deuil après la mort de ses parents, en quittant son mari, en portant une robe « Joséphine » à l'opéra, en entrant une main dégantée au dîner des Van der Luyden, etc. Elle finit exclue.
- Parcours de Julius Beaufort qui joue le rôle de bouc émissaire et révèle toute l'hypocrisie de cette société qui n'accepte le banquier que parce qu'il tient les cordons de la bourse.
- Mrs. Mingott est écartée du mariage à cause de son embonpoint.

3. La destruction de l'idéal communautaire.

Pistes : l'individu l'emporte sur la communauté / l'individualisme, voire l'égoïsme fondamental de l'être humain / la défaite de l'humanisme.

- Dans la partie de la trilogie qui nous est restée, Polynice apparaît comme un guerrier monstrueux qui sacrifie le bien de sa communauté à son ambition.
- Chaque chose s'efforce de persévérer dans son état, autant qu'il est en elle » (chapitre XVI, p. 66) : c'est le droit naturel de chaque individu que l'état civil n'annule pas. Ce sont les lois de l'appétit.
- Spinoza montre dans le chapitre XVII que ce n'est pas la raison qui gouverne l'âme de la majorité des hommes mais les affects. Chacun aborde le monde par le prisme de son intérêt propre : du fait des passions, la haine d'autrui est toujours susceptible de l'emporter sur la tolérance, quels que soient les liens communautaires : « Chacun pense être seul à tout savoir et veut tout régler selon sa complexion ; une chose lui paraît équitable ou inique, légitime ou illégitime suivant qu'il juge qu'elle tournera à son profit ou à son détriment ; par gloire il méprise ses semblables et ne souffre pas d'être dirigé par eux ; par envie de l'honneur qu'il n'a pas ou d'une fortune meilleure que la sienne, il désire le mal d'autrui et y prend plaisir. » (p. 102)
- En ce sens, Spinoza n'est pas un théoricien du pacte social : même s'il renonce apparemment à son droit naturel, l'individu reste traversé de passions et cet abandon de son droit naturel au souverain s'avérera une simple ruse si l'individu sent que son intérêt est ailleurs !

III. Pour faire communauté, il faut, au lieu de chercher à unifier les individus, dynamiser et organiser les conflits.

1. Rechercher l'homogénéité sociale a quelque chose de mortifère.

Pistes : la recherche de l'unification des communautés et des individus est fascisante (cf. début du texte sur les totalitarismes) / la coexistence n'est pas la fusion : avoir du « commun », ce n'est pas être identique / réunir n'est pas unifier.

- La démocratie, telle que Spinoza la conçoit, repose sur l'égalité plutôt que sur l'uniformité. Il remonte dans le temps et recourt aux Écritures pour décrire un État hébreu fort et unique quand il assure l'égalité et la propriété : « nulle part en effet les citoyens n'avaient sur leurs biens un droit de propriété plus assuré que les sujets de cet État. La part de terre et de champs possédée par chacun d'eux était égale à celle du chef et ils en étaient maîtres pour l'éternité » (p. 130).
- L'homogénéité sociale et le conformisme angoissent terriblement Newland : « Il frissonna en songeant qu'un jour leur union, comme tant d'autres, pourrait se réduire à une morne association d'intérêts matériels, soutenue par l'ignorance d'un côté et l'hypocrisie de l'autre. » (p. 61)
- La société de Wharton meurt de se reproduire à l'identique de génération en génération.
- La faute des Danaïdes n'est pas de refuser le mariage forcé avec leurs cousins mais de refuser le mariage même. Elles refusent de se soumettre à une loi considérée comme naturelle pour rester entre elles, en communauté homogène et inaccessible. Leurs suivantes, dans le dernier mouvement de la tragédie, leur reprochent de ne pas se montrer sensibles aux déesses Héra et Aphrodite, déesses du mariage et de l'amour.
- Étéocle veut fermer la bouche des femmes et du moindre opposant à ses volontés belliqueuses au début des Sept ; il cherche l'unanimité et veut mettre un terme à la liberté de parole : « mais cette fois, quiconque n'entendra pas mon ordre, homme, femme – ou tout autre – verra un arrêt de mort têt délibéré sur lui, et n'échappera pas, j'en réponds, aux pierres meurtrières du peuple » (p. 148).

2. Le conflit peut être bénéfique entre individus et entre clans pour fonder une « communauté des différences ».

Pistes : confronter les différences et orchestrer les différends pour fonder le projet commun (au lieu de considérer la conflictualité comme un problème à éviter) / le projet commun est toujours une construction et une projection dans l'avenir (pas un état stable).

- C'est au terme d'une véritable dialectique que Pélasgos se décide à aider Danaos et ses cinquante filles. Un conflit se joue entre le chœur et le roi dans la première partie de la pièce pour déterminer si l'accueil des étrangers peut se faire au prix du sang versé par les autochtones. Une question de justice se pose pour le roi et le dialogue est tendu entre lui et le chœur. Il recourt au vote du peuple pour statuer.
- La liberté de philosopher non seulement n'est pas nuisible à l'État et à la religion mais elle leur est bénéfique : c'est toute la thèse du Traité théologico-politique.
- Le chapitre XX aborde notamment cette question : « il faut nécessairement accorder aux hommes la liberté du jugement et les gouverner de telle sorte que, professant ouvertement des opinions diverses et opposées, ils vivent cependant dans la concorde. Et nous ne pouvons douter que cette règle de gouvernement ne soit la meilleure, puisqu'elle s'accorde le mieux avec la nature humaine. Dans un État démocratique (c'est celui qui rejoint le mieux l'état de nature) nous avons montré que tous conviennent d'agir par un commun décret, mais non de juger et de raisonner en commun ; c'est-à-dire, comme les hommes ne peuvent

penser exactement de même, ils sont convenus de donner force de décret à l'avis qui rallierait le plus grand nombre de suffrages, se réservant l'autorité d'abroger les décisions prises sitôt qu'une décision meilleure leur paraîtrait pouvoir être prise. Moins il est laissé aux hommes de liberté de juger, plus on s'écarte de l'état le plus naturel, et plus le gouvernement a de violence. » (p. 202-203).

- Archer, confronté à la différence avec l'arrivée de la comtesse, se met à défendre la cause des femmes avec véhémence « Les femmes devraient être libres, aussi libres que nous le sommes, déclara-t-il, faisant une découverte dont il ne pouvait, dans son irritation, mesurer les redoutables conséquences. » (Chapitre 5, p. 59) L'irruption de la comtesse bouscule saine-ment ses certitudes « Ce produit redoutable du système social dont il faisait partie, et auquel il croyait : la jeune fille qui, ignorant tout, espérait tout, lui apparaissait maintenant comme une étrangère. Encore une fois, il se rendit compte que le mariage n'était pas le séjour dans un port tranquille, mais un voyage hasardeux sur de grandes mers. Le cas de la comtesse Olenska avait troublé en lui de vieilles convictions traditionnelles. » (p. 60-61)
- La fin du roman semble résoudre le conflit entre les deux communautés qui structurent les hautes sphères de New York (aristocratie / nouveaux riches) par un bon dans le temps où l'on lit les préparatifs du mariage entre le fils d'Archer et la fille (née d'une liaison adultérine officialisée ensuite) de Beaufort !

3. L'art et la littérature comme confrontation à l'altérité

NB : ce genre de développement est un peu une « tarte à la crème » chaque année ! Mais comme le texte proposait cette piste, on peut envisager ces considérations métalittéraires... Sinon, on peut se contenter de deux paragraphes.

- Le principe même du dispositif théâtral athénien place le public en confrontation avec l'altérité. Les gradins du théâtre sont une « communauté des différences » : selon les recherches archéologiques les plus récentes, on sait que le public n'était pas constitué des seuls citoyens mais comportait aussi des étrangers, des métèques, des femmes, des enfants, des esclaves... On peut même considérer que la communauté des dieux était présente (ciel ouvert, statue de Dionysos, autel au centre de l'orchestre).
- Le détour par Thèbes et Argos permet aux Athéniens de réfléchir sur leur propre cité. La démocratie est aussi le sujet des deux pièces au programme.
- Dans les tragédies, les communautés exclues du politique occupent la scène. Un chœur de jeunes femmes est présent sur la scène : une communauté plus large que celle des citoyens est représentée. C'est dans les deux tragédies une communauté empathique voire gynécocratique. Altérité encore plus radicale dans Les Suppliants qu'avec les jeunes Thébaines des Sept où les actants partagent une même langue. Appel à former une communauté empathique, au-delà des cadres stricts de la communauté politique.
- Le roman de Wharton permet d'éprouver la vie étouffante dans l'élite new-yorkaise malgré ses usages exotiques pour nous ! Le détour par la fiction permet aussi de comprendre des choses universelles dans l'humanité.

ANNEXE :

PASSAGES DE LA SUITE DU TEXTE DE N. GRIMALDI

- « C'est cette extrême difficulté à tolérer les différences qui fait toute la difficulté de la liberté. Comment, en effet, peut-on vivre en liberté malgré la liberté qu'a chacun de vivre et de penser autrement que les autres ? Le problème est aussi simple en théorie qu'il est difficile en pratique. Il s'agit seulement de reconnaître aux autres le même droit qu'à soi-même. Sans doute leur style d'humanité n'est-il pas celui que j'ai choisi, mais c'est par un choix tout semblable au mien qu'ils ont choisi le leur. Nous sommes semblables en cela, non par le choix que nous avons fait, mais par le fait d'avoir choisi. Aimer son semblable ne consiste donc pas à aimer son choix, mais à le respecter. »
- « Seul un régime démocratique peut être dit humain au sens où, comme disait Spinoza, il est « le plus capable de respecter la liberté naturelle des individus ». C'est ce qu'on nomme communément la tolérance. La démocratie n'est pas seulement le régime où la tolérance est possible ; il est aussi celui où elle est nécessaire. Où cesserait la tolérance aurait cessé la démocratie. Aussi est-il indispensable et en quelque sorte prophylactique pour toute démocratie d'être absolument intolérante envers toute forme d'intolérance. Il ne doit pas y avoir, dans une démocratie, de droit à nier le droit, ni de liberté d'abolir la liberté. »
- « Face à cette multiplicité presque indéfinie de types d'humanité différents et parfois incompatibles, on peut imaginer trois attitudes possibles : l'indifférence, le respect, et la compréhension. »
- « Quand disparaît la politesse, s'efface tout naturellement le respect. Mais où il n'y aurait plus de respect, aurait déjà commencé, impitoyable, inhumaine, la guerre des mondes. »
- Conclusion de l'essai : « Dans son effarante bigarrure, l'ensemble de l'humanité ne fait donc qu'objectiver les innombrables figures de notre liberté. Presque chaque autre nous révèle ce que nous pourrions être, si notre situation, nos aventures, nos rencontres avaient été différentes. Chaque autre est le personnage d'un roman dont il nous invite à nous faire secrètement le romancier. En le construisant comme si je l'inventais, en mimant intérieurement les sentiments qui durent être les siens, je deviens ce qu'il est et reconnais en lui une variété de moi-même. Voilà sans doute comment, en écrivant *Les Misérables*, on peut aimer Fantine et Jean Valjean, et comprendre quand même Javert et Thénardier. Parce que notre humanité est inséparable de notre liberté, rien n'est plus contingent. Aussi n'y en a-t-il pas plus de description que de définition. N'y ayant pas d'idée plus générale, sans doute n'y en a-t-il pas non plus de plus creuse ni de plus confuse. L'humanité, c'est l'horizon sur lequel se profile la façon singulière qu'a chacun d'improviser la sienne. Car c'est à des hommes singuliers, tous différents, qu'on a toujours affaire. Être humain, c'est reconnaître chaque singularité comme une expression de l'universelle attente. Est inhumain tout ce qui en est insoucieux. Est humain tout ce qui la partage, et tente parfois d'y répondre, autant qu'on peut. »